

LES PAYSANS VAROIS ET LEURS COLLINES

Les enjeux symboliques d'une « passion »

1^{re} partie

par Christian BROMBERGER *
Annie-Hélène DUFOUR *
Claudie GONTIER *
et Raymonde MALIFAUD *

Sommaire

	pages
1 ^{re} partie	
Introduction	193
1. Essai d'approche sémantique : bois, forêt ou colline ?	194
2. Un espace devenu improductif	195
2 ^e partie	
(à paraître dans le t. III, n° 1)	
3. Colline et autochtonie . . .	
3.1. Un espace ésotérique . .	
3.2. Un espace nourricier . .	
3.3. Un espace de limites et de marges : les bornes protectrices	
4. Un espace de virilité et d'initiation	
4.1. Cycle cynégétique et valeurs viriles	
4.2. Un espace de célibat périodiquement reconquis	
4.3. Un espace hors-la-loi . .	

0. Les études anthropologiques sur l'« espace sauvage » (1) en Provence se comptent sur les doigts d'une main ; si la tradition ethnographique (2) s'est complue dans l'évocation du monde domestique du travail paysan, de la sociabilité villageoise, des traditions festives..., elle demeure, en général, muette sur les activités des hommes dans les collines, et plus encore sur les comportements et les représentations qui s'y attachent. Ces « oublis », ces partis-pris ne sont pas neutres. Le regard anthropologique s'est davantage fixé sur les principales pratiques productives (agriculture, élevage), sur les modes de vie des paysans aisés, les « ménagers » – dont chroniqueurs et « statisticiens » du XIX^e siècle vantaient les vertus (3) –, sur les traditions familiales et les institutions villageoises que sur ce monde des marges (géographiques, économiques, sociologiques, psychologiques) que constitue la colline.

Si la colline fait figure de « parent pauvre » dans les travaux des folkloristes et des ethnologues, elle occupe, à l'inverse, une place de choix dans les analyses des historiens (4), et notamment dans celles consacrées au département du Var, le plus boisé de notre région (5) ; mais ici l'attention se porte surtout sur le rôle que jouait la colline dans l'équilibre économique des communautés, sur les conflits d'intérêts que suscitaient ses usages, sur la sociologie des « gens des bois ». Absence d'archives mais aussi partis-pris –

(1) Par « espace sauvage », nous n'entendons nullement un espace méconnu (nous verrons, à l'inverse, que la colline est connue dans ses moindres détails, peuplée d'une multitude de repères, jalonnée, contrairement à l'apparence, par un dense réseau de toponymes) ; par cette expression nous désignons toute l'étendue de bois ou de friches qui ne fait pas – ou plus – l'objet d'une mise en valeur systématique et qui est « produite » et perçue comme « sauvage » en raison des activités (chasse, cueillette...) et des comportements qui s'y greffent.

(2) Nous pensons essentiellement aux travaux effectués dans la foulée mistralienne, dont le livre de F. BENOÎT (1975, rééd.) constitue la consécration.

(3) Sur le mode de vie des « ménagers », voir, entre autres, MISTRAL (1906 : *passim*) et AGULHON (1970 b : 153-162, 309-322).

(4) Nous pensons essentiellement aux travaux fondamentaux de M. AGULHON (1970 a, 1970 b).

(5) La forêt couvre actuellement 380 000 hectares environ dans le Var, soit plus de la moitié de la superficie du département ; elle s'est très sensiblement étendue, au détriment des terres agricoles, depuis la fin du XIX^e siècle : en 1873 elle n'occupait que 205 000 ha mais dès 1914 se profile le paysage d'aujourd'hui (la forêt couvre déjà environ 300 000 ha). Pour des données complémentaires, voir l'article de Y. RINAUDO, « Forêt et espace agricole : l'exemple du Var au XIX^e siècle » (dans « Forêt et Société », Actes du Colloque de Lyon de l'Association des Ruralistes Français, à paraître dans la *Revue Forestière*).

* Université de Provence
Département
de sociologie-ethnologie
Centre
d'Ethnologie méditerranéenne
29, avenue Robert-Schumann,
13621 Aix-en-Provence

ceux de l'histoire économique et sociale – obligent : tout un pan de la culture rurale, sans doute un des plus riches mais aussi un des plus secrets, celui de la chasse et de la cueillette, des divertissements collectifs dans la colline, des savoirs et des valeurs qui se greff(ai)ent sur ces pratiques... est laissé dans la pénombre. L'histoire des « mentalités », quant à elle, si elle a éclairé d'un jour nouveau bien des attitudes et des représentations collectives, n'a pas encore porté son regard sur les comportements – quotidiens ou exceptionnels – des paysans provençaux dans le monde de la colline (6). Au vrai, c'est à la littérature régionale que l'on doit les témoignages les plus nombreux sur les « façons de faire » dans cet univers marginal. Témoignages colorés, pittoresques sans doute, mais fixant, le plus souvent, sous des formes caricaturales, des images conventionnelles : celle de l'homme des bois rude et sauvage, du braconnier au grand cœur, du chasseur vantant sur un mode matamoresque ses exploits dominicaux. Tels sont les principaux clichés qui émergent des œuvres d'Alphonse Daudet, de Jean Aicard et de Marcel Pagnol, pour ne citer ici que les auteurs les plus célèbres.

C'est à cerner, au-delà de ces stéréotypes, les valeurs et les enjeux symboliques qui s'attachent au monde de la colline que nous voudrions contribuer par cette brève étude (7). Le choix de ces thèmes n'est pas seulement dicté, on l'aura compris, par la nature des données observables aujourd'hui, qui ressortissent davantage du domaine de loisirs que de celui de la production : chasse, cueillette, dont les profits sont, dans le Var, devenus négligeables, réjouissances collectives dans les cabanons ou coutumes festives (pèlerinages vers des chapelles perchées au sommet des collines)... Il s'agit tout autant de cerner les *constantes* d'un univers symbolique qui jadis se superposait à un ensemble de pratiques productives ou à l'exercice de droits communautaires et qui a largement survécu à l'effritement des unes et des autres. Ecartons d'emblée un malentendu que pourrait suggérer cette formulation : la « passion » des paysans varois pour leurs collines – dont nous saisissons toutes les résonances dans l'immédiat et non pas seulement dans la mémoire –, leur acharnement à défendre leur territoire de chasse contre les intrusions étrangères ne peuvent être considérés comme de simples vestiges de traditions communautaires qui visaient jadis à défendre ou à restaurer des droits d'usage collectif – coupe de bois, pâturage, glandage, etc... – essentiels, on le sait (9), pour la subsistance des fractions les plus pauvres des populations rurales.

En fait, la « passion » pour la colline, la défense des espaces boisés mettent en cause, dans leur pérennité, des valeurs et des enjeux qui débordent largement la pratique ou le souvenir de droits d'usage collectif : l'identité locale, l'autochtonie, les valeurs viriles, les rites de passage, l'honneur, la sociabilité masculine, telle sont quelques-unes des clefs sémantiques qui permettent de comprendre les significations qui se logent sous le concept de « passion ».

Deux approches préliminaires s'imposent avant d'analyser ces enjeux symboliques : l'une, sémantique, sur les concepts de bois, de forêt, de colline en Basse-Provence varoise ; la seconde dressant rapidement le tableau des activités passées et présentes dans la « colline » et les images que condensent dans la mémoire les pratiques productives d'hier.

(6) Mis à part les fêtes et les pèlerinages qui ont été récemment analysés par divers historiens spécialistes de la région ; ces études sont cependant davantage centrées sur le déroulement et la sociologie de la fête que sur le cadre où elles se déroulent et les pratiques symboliques qui y sont liées.

(7) Elle se fonde sur une série d'enquêtes ethnographiques effectuées dans les localités varoises suivantes : Pourrières, Rians, Rougiers, Signes, Cotignac, Collobrières, Le Beausset, Le Brusq. Ces travaux ponctuels sur le présent et sur les souvenirs ont été complétés, pour certains thèmes (fêtes et pèlerinages notamment) par des sondages dans les dictionnaires et statistiques de la fin du XVIII^e siècle et du XIX^e siècle (voir bibliographie).

(8) C'est le terme qui revient avec le plus de fréquence dans les propos de nos « informateurs » quand ils évoquent le paysage de la colline et les activités qui s'y déroulent.

(9) Voir, notamment, M. AGULHON, 1970 a.

(10) Nous nous référons surtout aux données fournies par MISTRAL dans son dictionnaire (1879-1886).

(11) Mentionnons également, dans cette brève revue, le terme de « défens » désignant un espace boisé soustrait temporairement. Si le terme de « défens » est clair, celui de « canton défensable » l'est moins ; cette expression désigne, dans l'usage général, tantôt un secteur boisé interdit au bétail, tantôt, à l'inverse, une forêt qui peut être parcourue sans dommage par les troupeaux. Dans notre région, « canton défensable » désigne un secteur « où le bois est suffisamment âgé pour de se défendre contre la dent du bétail » (*Codifications des usages locaux du département du Var*). Ces variations de sens selon ces usages et les régions reposent sans doute sur l'ambiguïté même du mot « défendre » (écarter vs se protéger).

1. Essai d'approche sémantique : bois, forêt ou colline ?

1.1. Le lexique provençal (10) est riche en termes distinguant, selon leur morphologie ou leurs fonctions, les différentes étendues boisées ; ces nuances lexicales reflètent, partiellement au moins, la diversité des usages du bois aux XVIII^e et XIX^e siècles. Le terme générique (le « *taxon* » maximal diraient les sémanticiens), désignant tout à la fois la matière ligneuse et le groupement d'arbres, est celui de *bos* (*bosc*, *bouasco*) ; comme en français, l'opposition *bos* (dans le sens de « groupement d'arbres ») et *fourrest* renvoie à une différence de superficie, de hauteur et de densité. Ce dernier mot connote aussi, d'après les données contextuelles fournies par Mistral dans son *Trésor*, l'idée de danger. Quant au terme *seuvo*, le même auteur signale qu'il est archaïque et désigne indifféremment la forêt ou le bois. Plus révélateurs des caractéristiques paysagères et des représentations qui s'attachent au bois sont les dérivés *bouscas* et *bouscarasso* comportant le suffixe péjoratif et augmentatif *-as* ; ces deux mots dénotent un bois touffu, « embrouillé », ce que les paysans appellent aujourd'hui le « sale » (voir *infra*). Dans les rubriques qu'il consacre à *bos* et à *fourrest*, Mistral enregistre, outre le sens premier de ces termes, les significations fonctionnelles qu'ils véhiculent : *fourrest* est présenté comme synonyme de *pati* (« pacage ») ; *bos* complété par *coupa-dis* est donné comme équivalent de *taiado* (« taillis ») (11). En suivant les filières synonymiques de *pati* et de *taiado*, on aboutit à la négation même des concepts de bois et de forêt : *pàti* est donné comme synonyme de *pas-quié* (herbages), *patègue* (parcours), etc... *taiado* cumule, outre le sens de coupe de bois, ceux de bois et broussailles auxquels on met le feu pour écobuer un terrain (syn. : *eissart*) et plus généralement de champ défriché (syn. : *bousigo*, *roumpido*, *frachisso*, *treito*...). Suivrait-on la filière synonymique d'un terme tel que *bousigo*, on serait renvoyé aux concepts d'*armas* et de *campas*, ces landes et friches incultes, ces « terres vaines et vagues », espaces de pâturage ou réserves de terres arables... Ce rapide survol sémantique des termes désignant

le bois est, nous semble-t-il, porteur de deux leçons : aux XVIII^e et XIX^e siècles, penser « bois », c'était avant tout penser « coupe », « pâturage », « défri-chage » ; parallèlement le bois était associé, dans les usages comme dans les représentations, aux autres espaces incultes qui offraient des possibilités d'exploitation et de mise en valeur similaires ; bref, le concept indigène de forêt apparaît déjà relativement flou aux siècles passés ; à coup sûr, il s'agit de tout autre chose que d'une « forêt profonde » aux contours et aux fonctions intangibles.

1.2. Quels mots emploie-t-on aujourd'hui pour désigner le bois ? Le terme « forêt » apparaît très rarement dans le discours de nos informateurs (12). Cette faiblesse fréquentielle ne semble pas un simple avatar contemporain : elle se vérifie à la lecture de romans « régionaux » du début du siècle (ceux de Jean Aicard, par exemple) dont l'action se situe dans le « bois ». Même « l'illustre Maurin » ne parle que de « bois » pour désigner un des rares espaces de notre région. — le massif des Maures. — qui s'apparente pourtant, par la densité, la superficie, la hauteur de sa futaie — à une authentique *silva*. Mais voici plus fondamental : si le lexique (le stock des unités disponibles) est encore riche de termes distinguant, selon leurs qualités, les diverses portions de l'espace sauvage (« hermes », *campas*, *garrigues*, *taillis*, etc...), le vocabulaire (c'est-à-dire les mots effectivement employés) gomme largement ces différences paysagères ; ce sont aujourd'hui les termes génériques de « colline » (*colo* ou *coualo*, prononcés [kwalə] ou [kwələ] selon les lieux) et de « bouasque » (*bouasco* [bwəskə] (13) ; qui sont le plus souvent utilisés, en Basse-Provence varoise, pour désigner globalement l'espace « sauvage » sous ses différentes formes. Cette unité conceptuelle et perceptuelle, amalgamant largement *saltus* et *silva*, recouvre, davantage qu'une homogénéité morphologique, un champ commun d'activités, de pratiques et de valeurs que l'on détaillera plus loin. Identité de référence générique ne signifie pas pour autant méconnaissance — cela va sans dire — des contrastes paysagers ou de la topographie : davantage qu'au lexique coutumier, c'est à des qualificatifs opposés que recourent les usagers des collines pour camper différents types de paysages ; ils distinguent ainsi habituellement le « sale » (la *guarrigue* broussaillueuse, le sous-bois touffu...) du « propre » (la futaie plus dégagée) ; davantage que des termes descriptifs (se référant au peuplement des espaces boisés : « pinède » (*pinédo*),

« chénaie » (*rouviéro*), « suveraie » (*suviéro*), etc...), ce sont des toponymes qu'emploient les paysans pour distinguer les différents secteurs de la colline. Le réseau de ces repères toponymiques est beaucoup plus dense que ne le laisse supposer le dépouillement des documents cadastraux. Nous reviendrons sur les fonctions de cette toponymie « secrète » qui échappe aux recensements officiels. Contentons-nous, pour le moment, de noter le « flou » sémantique des termes désignant, dans l'usage contemporain, les « étendues boisées » ; « colline » ou « bouasque » réunissent en un tout l'espace sauvage et inculte et ne recouvrent certes pas ce que l'on entend ailleurs par « forêt ».

(12) Sinon pour désigner une (ancienne) propriété domaniale ; dans ce cas l'opposition bois/forêt renvoie davantage qu'à des contrastes paysagers, à une différence de statut juridique (« bois communal » vs « forêt domaniale »).

(13) Ces données d'enquête sont confirmées par celles de l'*Atlas linguistique de Provence* (ALP, II, 1979). Un informateur de Collobrières répond à l'un des auteurs de cet atlas : « Les forêts sont toujours sur les collines » (voir carte 540). Ainsi « colline » et « bois » apparaissent le plus souvent comme des termes interchangeables ; c'est le mot « montagne » qui désigne, en Basse-Provence, ce que l'on entend ailleurs par « colline » (petite élévation de terrain dominant une plaine).

(14) Sur le statut et le mode de vie des « travailleurs » et « cultivateurs », paysans pauvres, voir M. AGULHON, 1970 b, 163-186 et 323-338.

2. Un espace devenu improductif

2.1. M. Agulhon intitule un des chapitres de sa *République au village* « Le plus important, c'est le bois » (1970 a : 42). A analyser la diversité des activités pratiquées dans la forêt au XIX^e siècle mais plus encore l'importance de celles-ci dans l'économie domestique des ménages paysans les plus pauvres, on saisit toute la pertinence de cette formule. Deux traits essentiels méritent ici d'être soulignés : d'une part, l'« omniprésence » des produits forestiers dans les divers domaines de la vie rurale ; les tâches artisanales comme les tâches domestiques, l'agriculture comme l'élevage sont étroitement tributaires des ressources de la colline ; d'autre part, l'enracinement social des activités forestières, fournissant aux « travailleurs » ou « cultivateurs » (14) un complément de ressources, qui était bien davantage qu'un simple appoint ; le maintien des droits d'usage sur la colline était la condition du maintien de ces fractions pauvres dans les communautés rurales. A la fin du XIX^e siècle, l'effondrement des activités traditionnelles dans le bois ira de pair, à quelques nuances près, avec la désagrégation des droits d'usage et l'exode vers les villes du prolétariat rural. L'exploitation commerciale de la colline (coupes de bois d'œuvre, charbonnage, écorçage pour l'obtention de tan) prendra le relais des formes traditionnelles d'utilisation ; elle consacre la dissociation, dans la production, des mondes agricole et forestier ; le personnel employé dans ces nouvelles entreprises n'appartient plus, nous y reviendrons, aux collectivités locales. La fortune de ces exploitations commerciales fut, mis à part quelques périodes euphoriques (au début du XX^e siècle notamment), médiocre. Les coupes importantes de bois d'œuvre cessèrent vers 1920, le charbonnage et l'écorçage disparurent au lendemain de la deuxième guerre mondiale.

Aussi peut-on distinguer à grands traits trois principales phases dans l'utilisation du bois à des fins productives du milieu du XX^e siècle à nos jours ; l'une de complémentarité par rapport aux activités rurales, la deuxième d'autonomisation du monde forestier, la troisième de disparition des activités productives dans la colline.

Il n'est pas dans notre propos d'analyser en détail les différentes formes d'usage des bois aux trois princi-

pales périodes que nous venons de camper. Bornons-nous ici à un rapide inventaire de ces activités et, pour les plus récentes, à cerner l'image qu'elles ont laissée dans la mémoire des villageois.

2.2. L'intrication des activités agro-sylvo-pastorales se lit, dans le courant du XIX^e siècle, à travers une série de pratiques et d'usages. La mise en valeur agricole est encore tributaire, à cette période, de l'espace comme des produits de la colline :

— de son *espace* tout d'abord, qui apparaît comme une réserve de terres arables; à une époque où les communautés rurales connaissent leur apogée démographique, des étendues boisées sont défrichées par leurs propriétaires et — fait plus significatif — des portions de collines communales sont alloties et concédées temporairement aux familles paysannes les plus pauvres pour être mises en culture après brûlis et épierrage (15); c'est surtout dans la foulée des événements révolutionnaires de 1848 que s'effectue cette campagne de défrichage, à l'initiative le plus souvent de municipalités républicaines et au bénéfice du prolétariat rural. Cette aliénation d'une partie du domaine communal, qui limite, de fait, l'exercice des droits coutumiers, n'est pas pour autant perçue comme une entrave aux intérêts communautaires; l'exploitation individuelle relaie, partiellement au moins, les formes coutumières d'usage, mais ce sont les mêmes catégories sociales qui continuent de tirer quelques profits, indispensables pour leur subsistance, de cet espace complémentaire;

— en second lieu de ses *produits* : les paysans les plus pauvres, qui ne possédaient pas de troupeau, utilisaient les plantes de la colline pour engraisser leurs terres. Une des méthodes les plus courantes de fabrication du fumier consistait à faire pourrir dans les rues « fougères, ciste, myrte, buis surtout (...) que les animaux de passage piétinaient et contribuaient à souiller (...) et que les habitants des maisons arrosaient des mois durant (...) en jetant les eaux usées et les déjections domestiques » (16). Cette coutume — dont M. Agulhon souligne à juste titre, l'enracinement social — a suscité des évocations apocalyptiques ou des indignations hygiénistes chez les chroniqueurs éclairés du XIX^e siècle et fut, dans bon nombre de cas, combattue par les municipalités bourgeoises. La technique de l'écobuage était aussi largement utilisée et réputée favorable à une bonne grenaison (17); on accumulait sur les champs « kermès, cades, genévriers et autres bois

morts pris dans la forêt » (18) que l'on incendiait et dont on enfouissait les cendres lors du labour. C'est encore de la colline que provenaient les matériaux nécessaires à la fabrication des outils, des charrettes, mais aussi des fûts pour conserver le vin ou l'huile.

Bref, les ressources de la colline étaient utilisées aux différentes phases de la chaîne de la production agricole : fabrication des outils et préparation des sols, transport et conservation des denrées...

Autre activité étroitement tributaire de l'espace et des produits de la colline, *l'élevage* qui apparaît sous deux formes nettement contrastées; d'une part, un élevage en grand, aux mains de propriétaires fortunés, louant les « herbages » des collines communales ou faisant paître leurs troupeaux sur des parcelles privées que le cheptel contribue à engraisser; de l'autre, un élevage d'auto-subsistance, entièrement dépendant des droits d'usage communautaire sur la colline : chaque famille de « travailleurs » ou de « journaliers » possédait ainsi quelques brebis et chèvres que les enfants ou les vieillards emmenaient paître sur les garrigues ou dans les « cantons défensables » des collines communales. « Elevage du pauvre » (19), symbolisé par la chèvre dont les méfaits, on le sait (20), furent inlassablement condamnés tout autant pour protéger les bois que pour légitimer le développement d'une agriculture et d'un pastoralisme spéculatifs. C'était aussi dans la colline que ces paysans pauvres prélevaient plantes et feuilles nécessaires pour garnir la litière des animaux ou encore les glands pour nourrir le porc, élevé chaque année, qui fournissait l'essentiel de l'alimentation carnée.

Chasse, cueillette (de simples, de poireaux et d'asperges sauvages, de champignons...), ramassage du bois mort et boisillage (confection de fagots : « faissines ») participaient également de l'économie domestique des ménages paysans; non seulement ces produits étaient consommés (bois pour le chauffage, gibier et plantes pour la cuisine...), mais ils étaient aussi vendus (simples pour l'herboristerie, « faissines » pour les fours des artisans), assurant ainsi de menus profits. Ces pratiques illicites de vente de produits prélevés sur les terrains communaux étaient tolérées par les autorités municipales, peu regardantes sur ces maigres collectes d'appoint.

L'exploitation des forêts communales (pour les coupes de bois, le charbonnage, l'écorçage) faisait, à l'inverse l'objet d'adjudications annuelles que se disputaient, lors des enchères, les marchands de bois de la région. Si la maîtrise commerciale de ces activités échappait le plus souvent à la population locale, elle intéressait cependant

directement l'économie villageoise... et non pas seulement municipale, puisque ces entreprises employaient « des ouvriers ruraux, des paysans sans terre, (...) de jeunes cultivateurs qui n'avaient pas encore pu acquérir de propriété » (21), bref un prolétariat aux activités polyvalentes en fonction des demandes et des possibilités. Pour beaucoup de journaliers, les campagnes en forêt constituaient une activité complémentaire, à une période (l'hiver et le début du printemps) de sommeil relatif des activités agricoles. De même, l'exploitation de la glace, dans les forêts du versant septentrional de la Sainte Baume faisait appel à une main-d'œuvre saisonnière de journaliers et de paysans pauvres; ceux-ci, sous les ordres de contremaîtres d'entrepreneurs fortunés, effectuaient la majeure partie des travaux d'extraction, de ramassage et de chargement (dans de vastes constructions cylindriques) de la neige et de la glace.

En bref, la colline apparaît encore, au milieu du XIX^e siècle, comme un espace vivrier, fournissant aux fractions les plus pauvres des communautés rurales son lot de ressources et d'activités saisonnières. Dans ce contexte, on comprend l'âpreté avec laquelle furent défendus contre les grands propriétaires, l'administration forestière, voire le conseil municipal (22), les droits d'usage « immémoriaux » sur la colline, par le biais desquels le prolétariat rural trouvait un complément indispensable à sa subsistance.

(15) Sur l'allotissement de la garrigue communale à Pourrières, voir B. MARTINELLI, 1979, 515-522.

(16) M. AGULHON, 1970 b, 36.

(17) Voir la délibération du Conseil Municipal de Pourrières du 31 mars 1845, citée par B. MARTINELLI, 1979, 404 : « Cet engrais est dans le terroir le plus puissant de tous, non seulement il accélère la végétation, mais il assure une grenaison abondante ».

(18) Voir B. MARTINELLI, *ibid.*

(19) L'expression est de M. AGULHON.

(20) Sur ce problème, voir, entre autres, M. AGULHON, 1970 a, 82 sq.

(21) B. MARTINELLI, 1979, 412.

(22) Sur tous ces points, voir M. AGULHON, 1970 a, 42-96.

2.3. La fin du XIX^e siècle consacre la dissociation des mondes rural et forestier; plusieurs facteurs ont pesé sur cette métamorphose rapide, fondamentale du rôle des bois dans l'équilibre économique des communautés (23): au premier chef, l'exode rural, qui a vidé les villages des principaux usagers de la colline et la transformation des activités agropastorales (régression de l'élevage ovin, orientation spéculative de l'agriculture désormais concentrée sur les parcelles les plus fertiles). D'espace communautaire la colline devient rapidement un simple espace communal, loué annuellement à des exploitants étrangers à la collectivité (éleveurs, forestiers). Au tournant du siècle, les *bouscatie* (travailleurs des bois) n'appartiennent déjà plus à la population locale; ils sont, pour la plupart, des immigrés italiens, confinés, le temps d'une « campagne », dans l'espace marginal de la forêt. Au printemps, la « campagne » achevée, ils regagnent leur pays d'origine (le Piémont, la région de Bergame) où ils possèdent quelques arpents de terre.

Ces *bouscatie* (ou « bousquetiers ») – qu'ils fussent bûcherons, leveurs de liège dans les Maures, charbonniers, « rusquiers » (écorceurs) – ont laissé dans la mémoire villageoise une image particulière : celle d'une vie à la limite du sauvage, s'opposant, terme à terme, à la culture dominante dans le groupe local. Image répulsive sans doute, mais aussi empreinte de mystère quand il s'agit du charbonnier (homme du feu, détenteur de savoirs ésotériques).

Si le mode de vie des *bouscatie* constituait, pour les villageois, un pôle de référence et d'identité négatives, c'est d'abord parce qu'il s'apparentait au nomadisme. Changeant d'abri au rythme des coupes, des confections de charbonnières et des campagnes d'écorçage (24), les *bouscatie* ne construisaient que des abris très sommaires : cabanes en moellons liés avec de la terre humide, couvertes de planches auxquelles on fixait, pour éviter les infiltrations, du papier goudronné ou encore que l'on garnissait de bruyère,

d'aiguilles de pin ou de plaques de liège; parfois l'abri était un simple auvent aménagé en contrebas de la charbonnière (photo 1) ou encore, lors des brèves campagnes printanières d'écorçage une « toile », c'est-à-dire une tente, fixée sur trois piquets. Les aménagements intérieurs des « cabanes » étaient rudimentaires : une cloison délimitait l'espace réservé au sommeil (les *bouscatie* dormaient souvent sur des litières de fougères) et la pièce du « feu », du repas et de la veillée. Des « dépendances » complétaient parfois cet abri : jardin potager, cabanes pour l'âne et pour les chèvres.

C'est aussi par leurs manières de vivre, de travailler, de s'habiller, de manger que les *bouscatie* suscitaient chez les villageois, un sentiment de répulsion. Quelle que fût la composition de l'« équipe » (une famille ou des hommes seuls), la vie dans les bois était marquée du sceau de la *promiscuité*; promiscuité lors du repos, promiscuité dans le travail : lors des campagnes familiales d'écorçage, les hommes coupaient le bois, les femmes « tapaient » la *rusco* (ou *sabo*); indifférenciation des espaces selon les sexes et les classes d'âge, mais aussi indifférenciation du temps – jurant avec les modèles dominants de la société sédentaire proche : « Ils travaillaient sans arrêt, ils n'avaient ni semaine ni dimanche... ». « Des gens qui travaillaient vraiment... on peut dire le terme... comme des bêtes ». C'est bien l'image de « la bête » qui s'impose dans les propos des villageois comme, au reste, dans la littérature : le personnage du charbonnier dans *Maurin des Maures* de Jean Aicard est surnommé « La Besti ». L'apparence des *bouscatie* confortait cette image : vêtements loqueteux pour les hommes et les femmes; quant aux enfants, « il arrivait qu'ils se promènent nus près des cabanes ! »; de leur nourriture, on se souvient surtout qu'elle était frugale : « Ils faisaient une cuisine tout ce qu'il y a de plus sommaire, ils faisaient bouillir des pommes de terre, des pâtes ou des fayots; ils se faisaient eux-mêmes tout, ils vivaient vraiment dans des conditions d'hygiène déplorables ! ».

Sans doute le braconnage apportait-il son lot de gibier, mais il ne s'agissait que d'une abondance temporaire dont l'image gomme, dans la mémoire de certains, l'ordinaire quotidien : « Au bois, on chassait tout le temps, on mangeait de la viande... Il y avait toujours quelque chose à ramasser ». Ces propos nostalgiques d'un ancien *bouscatie* isolent, à coup sûr, quelques moments privilégiés : ne visent-ils pas aussi à enfouir un passé dévalorisé sous quelques images idylliques ?

Le monde des *bouscatie* apparaît comme un univers replié sur lui-même dont les contacts avec la société locale se limitaient à une unique sortie hebdomadaire, pour le ravitaillement; lors de ces rares rencontres, le *bouscatie* s'affirme aussi comme un personnage hors du commun; s'il partage avec les hommes du village la « passion » pour le jeu, il la pousse jusqu'à la démesure; malgré ses maigres moyens, il « joue gros ».

Homme « sauvage » et repoussant, le *bouscatie* – et en particulier le charbonnier – est aussi un homme mystérieux et fascinant, par les savoirs qu'il maîtrise. Si le bûcheronnage et l'écorçage ont laissé l'image d'activités rudes, pénibles, requérant force et courage, le charbonnage apparaît, à l'opposé, comme un ensemble de savoir-faire exigeant une compétence diversifiée; bref, c'est un véritable métier, maîtrise de connaissances, de tours de main mais aussi du danger (l'incendie) que peut entraîner une mauvaise combustion de la charbonnière. Nous ne détaillerons pas ici l'ensemble des opérations nécessaires à une bonne « cuisson » du bois (voir figures 1 à 4 et photos 2 à 7); bornons-nous à noter les gestes, les coups d'œil... les plus révélateurs de cette science du concret que mettait en jeu ce travail.

(23) Voir, sur cette mutation fondamentale, l'article de Y. RINAUDO (déjà cité).

(24) Les campagnes d'écorçage, pour l'obtention de tan, relayaient au printemps, quand la sève monte, le travail de confection des charbonnières.



1



2



3

Photo 1. — Abri de *bouscatie*, construit en contrebas de la charbonnière (vers 1910).

Collection « Alpes de Lumière ».

Photos 2 et 3. — Les différentes phases de construction de la charbonnière : élévation de la cheminée (1968).

Collection A.L.

Tous ces clichés ont été pris ou recueillis dans les Alpes de Haute-Provence. Les techniques utilisées ne diffèrent pas de celles employées dans le Var.



4



5



6

Photo 4. — Construction de la meule (1968).

Collection A.L.

Photo 5. — Combustion de la meule (vers 1910).

Collection A.L.

Photos 6 et 7. — Fin de la combustion de la meule : une fumée bleuâtre s'échappe des « mouchonnières ».

Collection A.L.

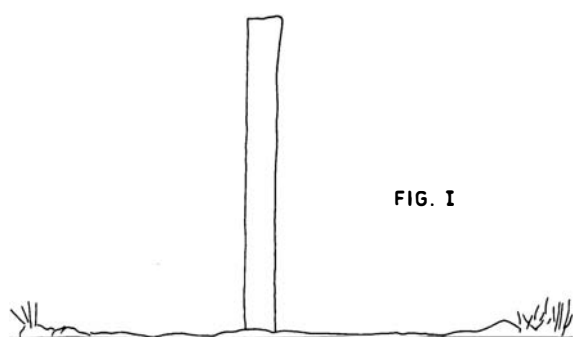


FIG. I

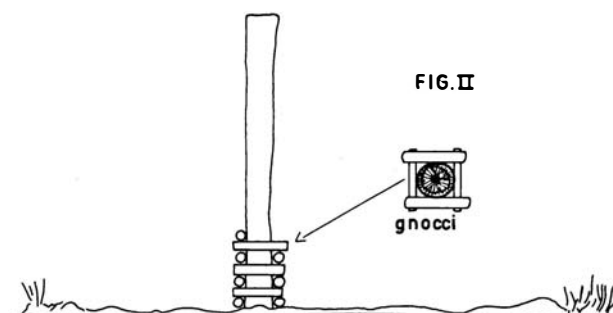


FIG. II

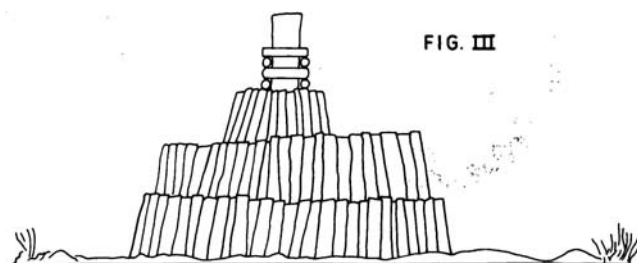


FIG. III

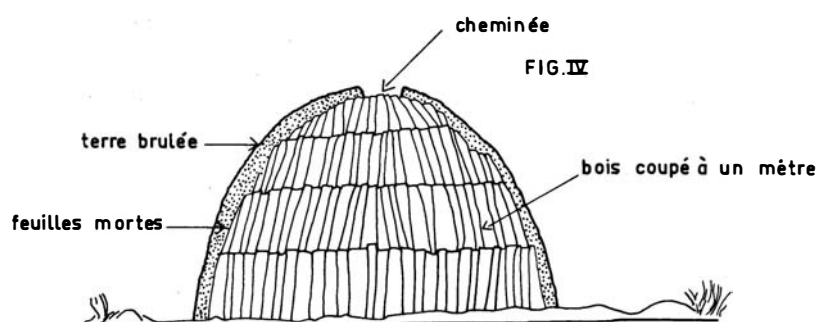


FIG. IV

Figures 1 à 4. - Les différentes phases de construction de la charbonnière.

Le choix de l'emplacement de la charbonnière devait répondre à un ensemble de critères : topographiques (il fallait un terrain plat; si le relief n'en fournissait pas, on aménageait une terrasse (photo 1), pédologiques (on préférait les anciens emplacements de charbonnières, leur sol de « terre brûlée » empêchant la pénétration de l'air), micro-climatiques (on choisissait un endroit abrité; éventuellement on construisait des coupe-vents pour éviter une combustion trop rapide ou irrégulière). L'allumage de la charbonnière était soumis à un certain nombre de rites : on introduisait toujours un nombre impair de pelletées de braise dans la cheminée, geste garant d'une bonne « cuisson ». Quand la charbonnière était allumée, il fallait surveiller avec vigilance la bonne marche des opérations; l'œil et l'ouïe suffisaient à détecter les imperfections; quand la combustion était trop vive sur l'un des côtés de la charbonnière, on bouchait les trous d'aération (les « mouchonnières »); l'intensité des craquements que l'on entendait en marchant sur la charbonnière témoignait du point d'avancement de la combustion; quand une fumée bleuâtre s'échappait des dernières « mouchonnières », celles ménagées à la base de l'édifice, c'était le signe de la fin du processus. La « sortie du charbon » nécessitait aussi une vigilance constante; celui-ci risquait de se transformer en braise (on disposait toujours d'importantes réserves en eau : 300 à 600 litres pour une meule de 6 tonnes de bois cuit). Quant aux morceaux dont la combustion avait été insuffisante, on leur faisait subir une nouvelle cuisson dans de petites charbonnières.

Par son mode de vie comme par la nature de ses savoirs, le *bouscatie* apparaît donc comme le sauvage et l'étranger par excellence; l'image que l'on conserve de lui reflète la position qu'occupe désormais le bois dans le champ des pratiques villageoises, une position marginale, périphérique, dérisoire.



2.4. Le tableau des activités contemporaines (depuis la deuxième guerre mondiale) dans la colline frappe tout à la fois par sa pauvreté et son chatoïement :

– Pauvreté si l'on considère le maigre éventail des activités productives qui comptent pour peu dans l'économie villageoise : rares coupes de bois d'œuvre, campagnes de « démasclage » des chênes-lièges dans les suverais des Maures, bien ténues en comparaison de celles (photo 9) qui alimentaient jadis l'industrie bouchonnière, exploitation très limitée... des racines de bruyère pour la fabrication des pipes, adjudication des forêts pour la collecte de truffes, des portions non boisées des collines comme espace de pacage... La colline fournit sans doute encore son lot de produits à l'économie domestique : bois mort et « pignes » (pommes de pin) pour l'allumage du feu, champignons, poireaux, asperges et salades sauvages, plantes aromatiques, escargots (femmes et enfants vont faire une *limassado* après les pluies de la St-Michel), gibier enfin (sanglier, lièvre, lapin, perdreaux, bécasse, grives, etc...). Si variés soient-ils, les fruits de ces collectes comptent pour fort peu dans l'équilibre économique des ménages paysans.

– Chatoïement, en revanche, si l'on considère la diversité des activités

dont la colline est le cadre et surtout l'inflation d'intérêt que l'on porte à chacune d'entre elles : chasse – exclusivement masculine –, cueillette – surtout féminine – mais aussi sorties familiales scandant le renouveau printanier (lors de la St-Joseph : 19 mars, ou le lundi de Pâques), pèlerinages estivaux – réunissant hommes et femmes – vers les chapelles de « romérage », « ribotes » (orgies) masculines dans les cabanons, jeux des enfants, etc...

Plus encore que la permanence de ces activités, ancrées dans la très longue durée, ce sont les attitudes qu'elles suscitent qui méritent attention ; nul pan de l'expérience ne suscite plus de discours que la chasse, nul problème n'engendre plus de conflits que la défense de la colline contre les intrusions étrangères.

Il serait trop commode – et largement illusoire – de voir dans la « passion » des paysans varois pour leurs collines une simple trace résiduelle, écho affaibli de revendications anciennes à caractère essentiellement économique. Cette « passion » met en cause, on va le voir, d'autres enjeux et d'autres valeurs.

C.E.M.

(à suivre...)



Photo 8. – Campagne de démasclage dans les Maures (vers 1920).

Collection
Centre d'Ethnologie
Méditerranéenne.